

Mohamed Said Abdi

# La Corne infernale





## 1<sup>ère</sup> partie

C'était le mois de juillet à Djibouti et comme à l'accoutumée, le khamsin, vent chaud et sec était au rendez-vous. C'est ce mois que j'ai choisi pour honorer et visiter la tombe de mon père à Nazareth. C'est un devoir pour tout bon musulman de s'y recueillir en priant et en égorgeant un ou plusieurs moutons lors de la visite de la tombe. En mon fort intérieur, je me disais ; « Bof ! », ce n'est pas la peine que j'y aille si je n'ai pas été présent au moment des funérailles qui se sont déroulées il y a trois mois environ.

Ma femme et mes trois enfants étaient en vacances en Somalie. Ma petite Fatouma, la benjamine qui est née là-bas a dix mois maintenant.

Il paraît qu'elle a un problème cardio-vasculaire et qu'elle est souvent malade. Ma femme part chaque année dans cette contrée pour rendre visite à sa mère. Mais cette fois, elle y a passé beaucoup plus longtemps que prévu à cause de la benjamine.

Le contact se faisait par communication radio, car le téléphone n'existait pas de 1991 à 1997, à cause de la guerre civile. Dans ces cabines téléphoniques, la file d'attente était toujours longue et l'intimité inexistante.

Tout est écouté et on est obligé de nuancer ses propos et ses intentions. C'est dans ce contexte que je décidai de joindre l'utile à l'agréable en prenant mes vacances, passant d'abord par l'Ethiopie.

Les préparatifs terminés, je pris la direction de la gare à 23h. A Djibouti, il n'est pas aisé de prendre le train d'une manière confortable. Il faut patienter bien des heures en faisant la queue. Quelquefois pour monter dans le wagon de première classe, il faut user de toutes ses forces pour se dégager un passage à coup de coudes. Le trajet fut long mais non déplaisant.

Je dormis le soir dans un hôtel à Diré-Dawa avec des amis rencontrés à la gare et le matin nous partîmes à Harar pour rendre visite à mon ami au mausolée de Cheick Khalifa. Je suis resté deux jours avec lui car il avait l'intention de se marier avec une fille dont la mère fréquentait aussi ce lieu de culte. Le mariage fut reporté puis annulé, car le Cheick Abdillahi avait jugé que cette union ne lui apporterait pas le bonheur escompté. Les augures n'étaient pas en sa faveur.

Le Cheick était respectable, mais non sa grosse femme cloîtrée derrière un rideau blanc. Je l'ai bien observé dès le premier jour de notre rencontre. Elle ne m'inspirait pas confiance. Elle devait faire au moins

deux cents kilos, son postérieur occupait une superficie d'un mètre carré environ et avait des jambes énormes. Elle avait de longs ongles et sa face était surmontée d'un long nez en forme de bec d'aigle. En fait, elle n'avait rien d'humain. Ses yeux étaient globuleux et rouges comme des tomates pourries. Elle avait un menton plat sur lequel pendait une tumeur bénigne noire en forme de cloche et où persistait encore une barbichette clairsemée.

Avant de me la présenter mon ami lui avait baisé la main jusqu'à l'avant bras et elle en était ravie.

Dans l'après-midi, nous nous sommes mis à « khater » avec le Cheick dans le mausolée. Nous étions sept personnes dans la chambre y compris la grosse femme. La séance de khat dura jusqu'au petit matin.

A partir de minuit, je commençai à me poser des questions concernant le rôle et les intentions du Cheick et de sa femme. Le plus intrigant pour moi, était qu'à chaque fois qu'une question me venait à l'esprit, le Cheick Abdillahi me donnait la réponse.

Par exemple quand je m'étais demandé intérieurement la raison de ma présence dans ce lieu sinistre, le Cheick m'avait répondu aussitôt, en disant ; « Les pas de certaines personnes sont guidés par les sages. Tout acte bénéfique est guidé par les anges et le mauvais par Satan. »

« Élémentaire, non ?... » Pensais-je.

Un jeune homme appelé Ali, portant des cheveux tressés comme ceux des Jamaïcains me dit que la veille au soir il avait fait un rêve. « Il était à Djibouti dans une voiture noire escortée par deux motards habillés en noir et il se dirigeait vers l'Assemblée Nationale du parlement. »

Vers 6 heures de l'après-midi, un homme qui faisait partie de la secte arriva dans le mausolée. Ceux qui « khataient » sur la véranda et dans la chambre l'accueillirent avec des acclamations. C'était leur bienfaiteur. Il avait sur lui plusieurs kilos de khat et des présents pour le Cheick. Il s'appelait Mohamed tout comme moi et me fut présenté. Il était revenu d'Addis-Abeba, une direction opposée à celle que j'avais empruntée.

Une tierce personne de l'assemblée interpréta le rêve et nous révéla ; « que les deux motards étaient moi et celui qui venait d'arriver et l'Assemblée Nationale, le mausolée. » Mille pensées se mirent à germer dans ma tête, mais je trouvais cette interprétation plausible.

Chez les adeptes de tous les mausolées, le fait de croire qu'ils sont capables d'influencer le cours des événements mondiaux avec leurs prières et incantations est une certitude partagée par tous. Certains d'entre eux vont encore plus loin et prétendent qu'ils dirigent le monde à partir de leur mausolée. Mais le paradoxe dans tout ces propos, c'est qu'ils sont incapables d'améliorer leur propre

situation sociale. Ils vivent souvent dans la précarité absolue. Les disciples peuvent manger chacun en un seul repas un mouton en entier, lors des fêtes organisées en l'honneur de leur Cheick et jeuner ensuite plusieurs jours de suite, sous éprouver la moindre souffrance. Ils pratiquent aussi ce qu'on appelle le « khalwa ». C'est une cérémonie qui dure quarante jours. Les disciples sont conviés à veiller et à lire les trente chapitres du Saint Coran sans se reposer un seul instant, afin de maîtriser et d'asservir les « génies » de l'univers. Lorsqu'ils ont atteint cet objectif, ils deviennent capables d'assujettir quiconque s'opposant à leur volonté. Leur manière de vivre et de voir le monde me déroute souvent. Il semblerait que la plupart de ces individus évoluent dans un autre espace-temps différent du notre. Ils vivent dans une autre dimension car pour eux ; bientôt veut dire l'année prochaine et demain signifie le siècle prochain...

Il était une heure du matin lorsque le plus âgé des vieillards me dit qu'il est adossé à ce mur depuis plus de quarante ans. je remarquai plus tard, que le mur en question avait pris la forme de son dos comme si c'était un sceau, une signature de son assiduité à fréquenter le mausolée.

Je lui demandai s'il avait une famille et des enfants. Il m'apprit sans ferveur qu'il était grand-père, car ses sept enfants qui ont aujourd'hui plus de quarante ans étaient tous mariés d'après les dernières

nouvelles, qui dataient d'une quinzaine d'années. J'observai longuement cette créature, car apparemment aucune lueur d'amour à l'égard de ses proches ne filtrait dans ses yeux. Tout son amour se focalisait uniquement sur son Cheick, le jour comme la nuit.

Je fus encore étonné lorsque j'ai voulu taper un cafard avec une branche de khat et que la vieille à travers le voile blanc qui nous séparait cria ; « il ne faut pas le tuer, sinon tu auras des problèmes graves car cette bestiole n'est autre qu'un "awliya", un élu de Dieu et un ancien disciple du Cheick khalifa. »

Je me dis intérieurement ; « que si ce disciple était ressuscité sous cette forme immonde, c'est parce qu'il avait peut être commis un pêché grave. »

J'hésitai un moment, mais mon bon sens eut le dessus et je tuai le cafard en question. La vieille fut contrariée mais ne prononça aucun mot.

ainsi, je venais de lui démontrer ma vision réaliste sur le monde et de ce qui l'entourait et qu'elle était par conséquent inébranlable. Je dis au Cheick pour me convaincre encore plus, « comment un saint homme peut être ressuscité sous une telle forme ? J'ai déjà entendu des personnes ressuscitées sous forme d'oiseau, de serpent, d'aigle ; continuai-je, mais jamais sous cette sale espèce qui vit dans les toilettes. » Le Cheick resta sans parole et ne me répondit jamais.

A mon retour d'Addis-Abeba trois semaines

après, sous le matelas du mausolée où je m'apprêtais à dormir, s'y trouvait une tombe. C'était celle du disciple ressuscité sous la forme de cafard que j'avais tué il y'a de cela quelques semaines. Je ne perdis pas mon sang froid, car apparemment ce type voulait me déséquilibrer psychologiquement.

Je lui répondis que c'était un endroit confortable et que j'étais certain d'y faire de beaux rêves dans mon sommeil. Il insista pour me montrer l'intérieur de la tombe. Il enleva le matelas et poussa de toutes ses forces la grosse dalle qui servait de couvercle, et je découvris dans la fosse, le cadavre ou ce qui en restait dans le linceul blanc à moitié rongé par la terre. Je ressentis une vraie haine à l'égard de cet individu, mais je me maîtrisai pour ne pas le frapper.

Cela m'a appris à ne pas fréquenter n'importe quel mausolée ; et qu'il était possible d'y rencontrer des individus mal intentionnés.

Le lendemain matin, je quittai le mausolée et m'installai dans un petit hôtel. Là encore, je rencontrai un ancien ami qui s'appelait Abdourahman. Il vivait à Djibouti auparavant.

Il fréquentait une école de l'église protestante, où quelques années plus tard il fut baptisé par le pasteur. Il prit alors le nom de Peter et le patriarche de l'église lui fit des documents de voyage pour partir en Australie. Avant son départ, il vint à Diré-Dawa pour embrasser une dernière fois ses parents. Son père qui ignorait tout de son projet l'emmena chez un grand

Cheick de Diré-Dawa pour récolter un peu de bénédiction en sa faveur.

Ils prirent leurs « bottes » de khat et s'installèrent dans le mabrase avec le Cheick « libax ». Ce dernier lança des incantations pour bénir le jeune Abdourahman et ils discutèrent par la suite de mille et une choses. Ils revinrent chez eux le soir et le lendemain matin, le jeune homme révéla à son père qu'il n'avait plus l'envie de partir en Australie et qu'il s'installerait désormais à Harar, car c'est là qu'il devait finir sa vie. Son père ne s'opposa pas à sa décision et le félicita en lui caressant la nuque et la tête ; et c'est depuis qu'il vit ici. Le seul changement dans sa physionomie était les tresses énormes qu'il portait sur le crâne à demi chauve, car il était devenu un « soufi ». Il ressemblait plus à un personnage de science-fiction qu'à un marabout.

Lorsque je lui demandai de se raser et de reprendre sa vie normale, il me révéla que si jamais il osait couper ne serait-ce qu'une seule mèche de ses tresses, il perdrait aussitôt la raison et mangerait dans les poubelles. C'est ce que le Cheick « libax » lui avait dit ; et il devait prendre soin de ses tresses jusqu'à sa mort. Mais j'étais sûre qu'il avait autant de poux que de mèches de cheveux dans ses tresses.

Après maintes réflexions je conclus que c'était une punition venue de l'au-delà et je crois après tout que ce choix lui fut plutôt bénéfique. A midi, je

l'invitai à « brouter » dans ma chambre d'hôtel ; rien n'y manquait, même le narguilé était à notre portée. Une servante était là chaque fois qu'on avait besoin de rembourrer le mini brûle-parfum.

Après la prière de « Assar » je lui racontai ma visite dans le mausolée de Cheick Khalifa. Il rigola puis me conta l'histoire de ce Cheick défunt il y a un siècle environ et qui purifia l'âme du jeune prince Iyazu.

– « ce dernier » devint ami avec le Cheick Khalifa et fréquenta avec assiduité le mausolée. Après quelques mois, il embrassa la religion musulmane. C'est l'année suivante que quelques dignitaires du royaume furent mis au courant de la situation. Le jeune prince ne faisait plus apparition dans les messes du dimanche à la grande église orthodoxe perchée sur la petite colline nord de Harar.

Au début personne ne lui faisait attention, pas même ses proches amis ; mais à la longue, le premier avertit fut son oncle Monseigneur Harega Tasfayeh qui était le chef de ces lieux. Tout anxieux et pensif, il convoqua son neveu un jeudi matin. Une brise glaciale soufflait d'Est en Ouest ; il faisait un temps où on ne devait laisser un âne dehors. Toute la population et surtout l'église orthodoxe se préparaient pour la fête de la nouvelle année, qui s'annonçait porteuse d'espoir et de concorde nationale, entre les différentes races du pays.

Iyazu ne douta pas un seul instant sur le motif de sa convocation. De ce faite, il se prépara psychologiquement afin de dissiper les doutes et les suspicions qui pesaient sur sa personne. Il prit son plus beau costume traditionnel blanc avec l'insigne royal, or rouge, ses bottes faites de peau de guépard, sans oublier la petite canne courbée qui lui servait de cravache et de symbole royal. Le jeune homme habitait dans un petit château situé du côté opposé à l'église, au milieu des champs de blé et de maïs, à une dizaine de kilomètres du centre-ville.

Il avait choisi cette maison pour son style baroque. Des transformations et de la restauration, il n'avait fait qu'à l'intérieur de la maison, C'était un endroit idéal où personne ne le dérangeait à part quelques fois, ses domestiques et contremaîtres qui lui apportaient des informations importantes. C'était tout ce qui le côtoyait de près. Parmi ces domestiques, il y avait Goshu Tafareh, un Oromo de mère Amhara. C'était son seul confident sur lequel il pouvait compter.

Il lui faisait entièrement confiance sur la gestion du domaine et de son entretien. C'était un contremaître exemplaire, élégant et robuste. Il était aussi grand que son maître qui faisait un mètre soixante quinze. Au fond, on disait qu'il était triste et mélancolique. Certains de ceux qui le connaissaient bien avaient une toute autre opinion de lui. Tous les domestiques du domaine le craignaient et le

respectaient. On disait qu'il avait vu mourir sous ses yeux toute sa famille alors qu'il était caché sous des touffes d'herbes avec sa petite sœur Zahra.

Ses parents qui étaient des riches terriens, vivaient dans la région du Godjam dans le bonheur et l'insouciance, jusqu'au jour où la garde impériale débarqua dans le domaine. Elle devait réquisitionner un certain pourcentage du bétail et de la récolte. Son père Bothan Kifleh ; caractériel de naissance et très hautain, gifla le capitaine en lui ordonnant de déguerpir sur le champ. Kifleh était le plus grand dignitaire des Oromos de cette contrée. C'était en quelque sorte le représentant et le doyen de la communauté Oromo. A cette époque le roi Makonnen avait soumis toutes les autres régions. Seule, cette contrée échappait à son contrôle.

A maintes reprises, il avait envoyé une délégation lui demandant de rejoindre la grande fédération de l'Abyssinie. La seule réponse de Bothan Kifleh était toujours négative, car il comptait sur son influence dans la région et sur ses ouvriers agricoles forts d'un millier d'hommes. Eleveurs et cultivateurs n'attendaient que son signal pour s'organiser et repousser l'ennemi.

Ce dont ignorait Kifleh était les nouvelles armes que possédait à présent le Négus et son infanterie estimée à quarante milles hommes. Ces nouvelles armes faisaient l'admiration et le prestige du

souverain. Désormais, il se sentait puissant et annexait les régions une à une depuis le tigré jusqu'à la région de Harargué. Le souverain avait à présent les moyens d'anéantir ou de soumettre ce Kifleh qui devenait un symbole de résistance pour l'ensemble des régions soumises.

Les coffres de l'empire étaient vides et les dîmes collectées dans les régions ne suffisaient pas pour cause de sécheresse. Le souverain avait donc besoin de cette région pour arrondir le manque à gagner et du coup agrandir son prestige auprès de ses sujets. Sa femme Irgalem Waldeh était sa plus précieuse conseillère. C'est grâce à elle qu'il a souvent réussi dans ses entreprises. Elle avait une allure de félin disait le peuple.

Le souverain était né sous une mauvaise étoile, ses proches cousins disaient qu'il ne valait rien et qu'il devait tout à sa femme. C'est elle qui plaisait à tout le monde, avec sa belle chevelure, son front haut et son sourire angélique.

Les cheveux étaient toujours tressés avec des coquilles colorées d'un produit naturel qui n'avait aucun secret pour sa coiffeuse et ami Koukou. Ce que les gens ne savaient pas ou ignoraient encore, c'est que cette servante avait le don de prédire l'avenir. C'est grâce à elle qu'Irgalem put savoir que l'après-midi où sa mère l'avait mise au monde ; la louve sacrée de la région mettait bas aussi. Elle lui dit qu'il pleuvait tout doucement ce jour-là et l'arc-en-ciel

pointait à l'horizon. Pour vérifier ses révélations, elle alla interroger sa grande mère qui n'habitait pas loin de la ville de Lalibela. Cette dernière retraça point par point l'histoire de sa mère et de son père jusqu'à leur mort, juste quelques années après sa naissance.

Depuis ce jour, Irgalem eut une confiance aveugle pour son amie. Sa version des faits corroborait exactement avec celle de sa grande mère. Au crépuscule, lorsque la servante commençait la cérémonie pour consulter les astres, Irgalem se plaçait à côté d'elle pour suivre le rituel. A cet effet, un mouton était égorgé chaque soir devant l'entrée de la maison. Le sang était recueilli dans un bocal fabriqué à partir de l'aloès. Elle buvait trois fois ce liquide rougeâtre en le recrachant à chaque fois dans le feu. Elle parlait tantôt à voix basse et tantôt à haute voix en invoquant les esprits du coin. Elle étalait une natte toute rouge sur laquelle elle s'asseyait. Elle prenait dans ses mains ridées mais fines quelques morceaux d'encens qu'elle jetait au feu. Un nuage de fumée bleu gris se formait alors. C'est à travers cette fumée que les esprits se manifestaient. Elle conversait avec eux en leur demandant des tas de renseignements du passé et de l'avenir. Mais ce dont elle ne réussissait pas souvent c'était la prédication. Elle trichait la plupart du temps, quand son présage ne se réalisait pas. Elle savait trouver les mots appropriés pour expliquer ou justifier l'inexplicable.

Ces choses étranges se passaient dans la cour royale ; une superstition courait par ci par là.

On disait que le roi était pourvu d'un pouvoir diabolique. Tout complot contre le monarque était avorté, et leurs auteurs décapités sur place. Ainsi en l'espace de dix ans, une vingtaine de complots eurent lieu sans qu'aucun n'arrive à son terme. Désormais le roi ne craignait plus personne, le peuple ainsi que le clergé baissaient les yeux et se courbaient à son approche en signe de soumission et de peur à la fois.

« C'est dans ces conditions que le peuple réussit dans cette vie et dans l'au-delà » ; répétait sans cesse le monarque. Seule sa garde rapprochée, ses conseillers et sa famille connaissaient parfaitement son visage. Personne d'autre ne pouvait le démasquer quand il se déguisait en un simple paysan le soir ; et c'est ce qu'il faisait la plupart du temps. Il se rendait surtout la nuit dans une des auberges, la plus fréquentée de la ville avec ses gardes de corps en civiles comme lui. Le paysan ainsi déguisé provoquait une discussion avec un client de la table voisine, en dénonçant le despotisme du roi et sa mal gouvernance. Aussitôt, le client averti réagissait en prenant partie pour le roi, ou bien il ronronnait sans émettre le moindre avis qui put contenter son interlocuteur.

Les plus bavards étaient les ivrognes, mais leurs propos souvent incohérents n'avaient aucune visée réaliste. C'est pour vous montrer combien tout le monde avait peur de cet homme y compris les ivrognes. Alors soulagé, le monarque ainsi déguisé offrait une tournée générale à tout le monde pour

détendre l'atmosphère. Petit à petit, les confidences arrivaient : l'un disait avoir été sur les côtes de la Mer Rouge et vu des Français vendre des armes aux indigènes du coin, un autre rapportait avoir aperçu une grande pirogue en métal accostée sur le rivage, et les conversations remplissaient la grande pièce au fur et à mesure, pour décliner petit à petit à l'approche du jour.

Les plus respectables de la ville se retiraient en premier. Parmi eux, un certain Laliobela, arrière petit fils d'un ancien négus, Falacha d'origine, puis reconvertit à la religion chrétienne par deux missionnaires européens. Celui-ci avait consolidé l'unité des Amharas et repoussé au-delà de la Mer Rouge les conquérants musulmans. Laliobela était très respecté par la population de la ville et de ses environs. Il possédait une très riche documentation en écriture amharique, léguée par son grand-père. Les livres étaient constitués de plaques de cuir de bœuf bien polies à l'aide de beurre de vache. Un livre à lui tout seul, pesait dans les trois kilos. Les feuilles étaient reliées avec des cordes et une planche en bois constituait le dos du livre. Sur les couvertures des livres, il y avait toujours une fresque où un bas-relief qui représentait l'intitulé du livre. Il les gardait jalousement dans une valise enterrée à un mètre de profondeur dans sa chambre à coucher. Parmi cette collection se trouvaient deux livres d'une très grande valeur.

Le premier n'était que l'histoire de la dynastie des rois depuis le cinquième siècle après Jésus-Christ. Le deuxième une espèce d'Atlas où les régions de Chowa et de Godjam étaient retracées point par point. Non loin du Lac-Tana, se trouvait une croix représentant l'emplacement d'un trésor enfoui par le grand-père de Laliobela. L'avant dernière page du livre, mentionnait enfin la quantité et la provenance du trésor. A deux reprises, il avait tenté de retrouver ce trésor, mais en vain, aucun résultat. Il manquait encore la clé du mystère. C'était un petit croquis à demi effacé qui symbolisait l'eau et le ciel.

Cet homme était très cultivé et discret. Sa femme ne savait même pas l'existence du trésor. Pourtant celle-ci était très éduquée et de souche noble comme lui. La différence entre eux était la richesse. Il devait l'aisance de sa situation à sa femme. Elle était la fille d'un très grand exploitant agricole. Les Ethiopiens comme les Somaliens ont tendance à produire des enfants par douzaines. Le paradoxe, c'est qu'elle était fille unique et avait donc tout hérité de son père.

Le respectable Hazrath, habitait une grande maison luxueuse avec un jardin de fleurs à l'arrière de la cour. Au milieu se trouvait un puits où un mulet faisait tourner une espèce de poulie en se déplaçant autour de la margelle. Alors l'eau se déversait dans des petites digues où les tisserins et les oiseaux-mouches venaient s'y abreuver.

Si Laliobela était venu à l'auberge cette nuit là, ce n'était pas par hasard. Il avait parlé du mystère du Lac Tana avec un vieillard, son voisin de table. Alors, celui-ci raconta très lucide au début, la chute de la rivière et le trésor qui se trouvait dans la grotte maudite. Le vieillard continua en expliquant qu'il tenait cette information de son père.

Aux alentours de la chute, se trouvaient des animaux sauvages et des reptiles gigantesques. Les gens pensaient qu'ils étaient les sentinelles de ces lieux ; pas un paysan ne s'y aventurait. Enrichi de cette information, il se sentit plus soulagé qu'auparavant en revenant chez lui, son trésor était en sécurité à présent. Il était sûr de le retrouver. Eclairé par la lune, une pluie radieuse se mit à pleuvoir ; il se sentait épaulé par une force mystérieuse. Il rentra silencieusement dans sa demeure et se mit au lit, car sa femme avait des douleurs et dormait dans la seconde chambre à coucher avec ses quatre enfants.

Aussitôt, il se mit à rêver. « Il se retrouvait dans les années trente dans une espèce de chariot qui roulait tout seul appelé « automobile ». Elle était très confortable et il était habillé d'une tenue de parade ressemblant à celle des soldats. Il était entouré de gardes impressionnants sur leurs chevaux à l'avant, à l'arrière, et sur les côtés de la voiture. Une foule immense se trouvait sur la voie qu'il saluait sourire aux lèvres. Il était le roi Hailé Sélassié, empereur de

l’Ethiopie et il avait quarante ans à peine. A côté de lui se trouvait sa femme, et entre eux se trouvait leur chien fétiche. Je pense que c’était le croisement entre un lévrier et un bouledogue. Ce chien de taille moyenne avait des petits yeux enfouis dans une tête surmontée d’une fourrure immense. C’était une bête très intelligente ; et où le monarque allait, la bête le précédait aussi. La ville dont il avait fait la capitale s’appelait Nazareth. Elle était entourée d’une petite forêt d’eucalyptus et de pins. Il y pleuvait beaucoup et l’air y était frais.

L’empereur portait souvent une tenue militaire ou un manteau bien rembourré. Mais au mois de juillet, il descendait à Diré-Dawa qui était sa petite ville fétiche aussi, car c’est à cause d’un événement qui s’est produit à Harar qu’il était devenu empereur de l’Ethiopie. Il se rendait souvent à l’église, qui fut un temps une grande mosquée.

C’est là que tout dignitaire de la région l’attendait, ils avaient tous des cadeaux dans leurs bras. Tel gouvernement offrait comme présent un diamant rare, tel autre Tafareh un cheval. L’empereur aimait surtout les chevaux, c’était sa grande passion. Il avait été surtout subjugué lors de sa première visite par un cheval que lui avait offert, une femme un peu bizarrement vêtue appelé Mariam. Au début, il avait éprouvé un certain dédain mais accepta le présent, sans toutefois oublier de remettre à la vieille une somme importante d’argent. Elle était accompagnée